

XVI. Le retour à l'anormal

L'amour ou la colère. Le sage veillera à toujours naviguer à mi-chemin entre ces deux extrêmes. Mais, me direz-vous, sans chagrin d'amour ni crise d'apoplexie, le sage ne va-t-il pas s'emmerder ! Il est vrai que le crime passionnel ou le lynchage colérique donnent du piquant à la vie mais à force de bouffer trop épicé on n'a plus le goût à rien et tout nous paraît fade.

Ce furent les gifles que m'octroyait Hron qui me ranimèrent. Elle n'y allait pas de main morte, ma sauveresse. De vous à moi, mon espoir de bouche à bouche s'envola vite fait et je fus bien obligé de me faire une raison en revenant à la conscience plus vite que je ne l'eus souhaité pour éviter d'achever de me faire complètement démolir le portrait. Où en étions-nous... Ah, oui... je tendais mes mains tremblantes d'une fièvre ithyphallique...

– Bas les pattes, t'ai-je dit ! Tu vas encore nous faire le malaise ! Ah, Hron ! Qu'es-tu venue faire dans ma vie, toi qui y es entrée comme une comète dont la course ne peut qu'annoncer une nouvelle pirouette maléfique de mon destin, ce salaud !

Avais-je besoin que tu te misses dans mes pattes, moi qui ne t'ai inventée que pour habiter les coursives désaffectées du labyrinthe, sous la ligne de flottaison du « Belétron » ?

Savais-je, avant de te rencontrer, que tu me donnerais cette fièvre ? Que je deviendrais con de toi ? Non, certainement pas, même si j'ai des dispositions. Ne dit-on pas de quelqu'un qu'il est tombé amoureux fou de quelque autre pour ne pas dire qu'il en est devenu con ? L'amour rend con, il faut le reconnaître, le répéter et le faire savoir.

Lorsqu'ils en sont atteints, la plupart des gens se mettent à agir et se comporter d'une manière bien inférieure à leurs capacités ordinaires, au grand dam de leur entourage. Hormis ceux qui ne pourraient descendre plus bas, évidemment.

Pour ces derniers, l'amour est comme une bouffée de courants ascendants qui leur rehausse une trajectoire initialement prévue pour se conclure par un crash au fond des filets mais l'occasion se présente rarement et ils sont déjà trop ordinairement cons pour saisir leur chance. Et je m'y connais !

J'en vois qui commencent à déprimer : ils sont sur la bonne voie. Et là, Hron, je dois dire que tu m'as pris de court, comme on dit au tennis. À moins que ce ne soit de fond de court ? Peu importe ! Tu es là, ce qui est fait est fait, il faudra faire avec.

Mais comment te nommer ? Je ne peux pas continuer à t'appeler Hron, comme le grognement d'une truie ! Je ne sais même pas de quel genre tu es, quoique sur ce point, la fièvre que tu me donnes me fait augurer qu'il est différent du mien, du moins si je m'en réfère à ma programmation d'usine.

Alors, puisque j'ignore tout de toi, je vais te baptiser « Amathia » : Ignorance. Va et ne pêche plus ! Et surtout, lâche-moi la sidérance, j'ai autre chose à faire qu'à m'engluer la libido en te voyant circuler dans la cabine vêtue d'une simple chemise flottante qui m'empêche de voir, point crucial, si oui ou non tu portes une culotte et ce qu'il y a dedans !

– Dis-moi, Amathia, que dois-je savoir de toi...

– Eh bien voilà : je me nomme Amathia, nom que mon père, être inconséquent, volage et pédant, me donna à ma naissance, avant de nous abandonner, ma mère, mon frère...

– Oh non, je t'en prie, pas de frère, nous sommes déjà assez nombreux comme cela !

– ...avant de nous abandonner, ma mère et moi...

– Ta mère est morte, j'espère...

– Hélas, elle n'a pas survécu à mon baptême ni à mon état-civil et mon père s'est enfui avec la... non, tu ne vas pas le croire...

– Dis toujours...

– ...avec la sage-femme et on ne l'a jamais revu...

- Saperlipopette ! Il aimait les mise-bas... Bon, et ensuite...
 Passons sur ton enfance pour en venir à ce qui m'intéresse, ta
 puberté : mâle ou femelle ?
- Je ne sais pas... Je me tâte encore... Je voudrais réunir le
 moinsse pire des deux...
- Bon, passons pour l'instant, mais nous y reviendrons. Tes
 études, ta carrière...
- J'ai fait des études de lettres, je voulais devenir journaliste !
- Qu'est-ce qui n'a pas marché ?
- Comment peux-tu dire ça ? Ça a marché ! Cependant...
- Cependant ?
- Je n'ai trouvé de boulot que dans la presse LGBT et à chaque
 fois on me mettait en demeure d'en choisir une parmi les quatre
 lettres...
- Les quatre lettres ?
- Eh bien, oui... L, G, B ou T.
- Et tu as choisi quoi ?
- Justement, je n'ai jamais choisi ! Du moins, pas entre ces
 quatre-là ...
- Tu en as choisi une autre ?
- Pas de gaité de cœur mais il fallait bien manger...
- Alors, qu'as-tu choisi ?
- Le Q... Le porno, quoi !
- Quel rapport avec la presse LGBT ?
- La marginalité !
- Ça limite le choix des sujets...
- Pas tant que ça, tu serais étonné de voir comme il est facile
 d'entretenir l'érection du lecteur... Mais c'est vrai, il est difficile
 de l'exciter avec la religion ou l'économie !
- Après, comment Têtu retrouvée là ?
- Le hasard... Des amis et des amieus...
- ...amieus ?

- Oui, dans les milieux que je fréquente on a pour principe de rendre leur voix aux « e » muets !
- Ah, bon ?
- C'est vrai. Par exemple, j'ai une amieu qui est chef de clinique dans un important hôpital psychiatrique ...
- Ah, quand même !
- Eh bien oui, je connais du monde...
- Quel rapport avec le « e » muet ?
- Elle exige de se faire appeler Madameu la cheffeu de cliniqueu...
- Ça sonne bien... Bon, tes amieus ?
- Donc, je disais que je connais des gens qui ont travaillé dans la croisière en vrac...
- En vrac ?
- Eh bien, oui, cinq mille personnes sur un bateau, ça commence à faire du vrac, non ?
- Ce n'est pas faux !
- En discutant avec eux, j'ai entrevu l'univers étrange de la croisière en vrac. J'ai donc décidé de faire une enquête sur le sujet mais je n'avais pas les moyens de me payer la croisière alors j'ai essayé de me faire embaucher dans l'équipage... Tu ne croiras jamais ce qu'on m'a proposé comme poste...
- ...dis !
- ...non, j'ai trop honte...
- Si tu n'avais pas honte, ça n'intéresserait personne... Dis !
- Bof... Des emplois genre cabaret, plumes là où tu penses, paillettes, spots resserrés sur le cœur, pour ne pas dire le cul, du sujet, afin d'augmenter le suspens... Rien à voir avec ma formation et mes diplômes !
- Cela n'a rien de dégradant...
- Vu de ta place, tu as peut-être raison, mais vu de la passerelle des officiers, ça l'est : ils veulent voir pour savoir, toucher pour

y croire et accroître leurs connaissances dans ce domaine. Et quand je dis connaissances, je parle de celles de leur carnet de bal... pour ne pas dire de trous de balles...

– Ah oui, quand même !

– En fait, un peu comme toi tout à l'heure mais eux ne tombent pas dans les pommes... Tu es sûr que ça va mieux ?

– Tout à fait, je me suis repris en main...

– Bien...

– Mais il ne faut pas m'énervé quand même, sinon je me pâme...

– Calme, calme... Grand garçon !

– Mais alors, pourquoi ce déguisement, et surtout : pourquoi autiste ? Il y a d'autres handicaps moins... plus...

– Tu l'as dit toi-même au chapitre XII que tu m'as consacré et je t'en remercie, quoiqu'il y aurait à redire sur ta propension à colporter les bobards et à monstrier les monstres. Donc, ainsi que tu le disais, le croisiériste n'avait pas atteint son quota de travailleurs handicapés, la place était vacante, je l'ai prise...

– ...la place ? Il n'y en avait qu'une ?

– Tu connais beaucoup de handicapés que tu peux faire travailler sur un bateau ? Aveugles, muets, sourds, sourds-muets ? Tu as vu les passagers avec ce genre de handicap ? Il y a toujours au moins un membre d'équipage attaché à leur sécurité ! Non, autiste, c'est le mieux. Légalement, l'employeur n'est pas astreint à le tenir en laisse. Il suffit de certifier que son environnement de travail ne présente aucun danger. D'où la cambuse. En outre, on dit le plus grand bien des autistes, en ce moment... Sérieux, efficaces, méthodiques, quand ils font de l'humour personne ne rit parce qu'on n'y comprend rien et ça ne perturbe pas l'ambiance, c'est parfait ! Et en même temps, je peux dire n'importe quoi et poser n'importe quelle question, ça ne sera jamais déplacé : il y aura toujours une bonne âme pour me

répondre, comme pour aider un aveugle à traverser la rue... On ne me prêtera aucune arrière-pensée : je suis un peu con mais c'est parce que je suis autiste ! Non, l'autisme fait un tabac ces temps-ci, je devais sauter sur l'occasion ! Bon, en même temps, si on aime bien les aider et leur tenir la main, on aime aussi la leur mettre au cul, quand ça vaut le détour évidemment ! Ça ne mange pas de pain et c'est à peine s'ils réalisent que ça ne fait pas partie de leurs obligations professionnelles, le pied ! Il y a des salopards dans l'équipage des soutes qui ne vont pas se gêner. C'est pour ça que je me suis monstrifiée : ça tient à distance ! Et puis il y a les épaules, ça aide !

– Ils t'ont embauchée comme ça... sans contrôle médical...

– Laisse-moi rire ! Contrôle médical ? Je les ai entubés les doigts dans le nez ! Tout ce qui les intéresse, ce sont les allègements de charges sociales !

– Bon, d'accord pour l'autisme et les boudins autour du ventre. Mais pourquoi épileptique, ça ne rajoute rien ! Était-ce vraiment nécessaire, n'en fais-tu pas un peu trop ?

– Non, là j'ai merdé avec mon phénobarbital...

– Quoi... ?

– J'ai fait une crise...

– Oh, punaise ! Tu es épileptique ! Oh, punaise !

– Ça te fait peur ?

– Oh, punaise ! Non, ça ne me fait pas peur ! Oh, punaise !

– Je te vois tout tremblant, tu ne vas pas me retomber dans les vapes ?

– Non, ça va ! Oh, punaise ! Donne-moi un peu d'air... tu as pris ton phénobarbital ?

– J'allais le faire... ...il suffit que je remette la main dessus...

– ...pense-z'y quand même... À part ça, tu as des projets d'avenir ?

– Oui, poursuivre mon enquête sur la croisière en vrac !

- Dans la cambuse ?
- Et pourquoi pas la cambuse ? C'est quand même le cœur du navire ! D'ailleurs, depuis quelque temps, j'ai du mal à y accéder. Il y a toujours quelque chose ou quelqu'un qui veut m'en empêcher. Les deux types de tout à l'heure... J'ai dû poser trop de questions... J'ai l'impression qu'ils me veulent du mal... D'ailleurs, on a coupé le courant dans ce secteur et tout le monde est parti : c'est bien pour me contrarier !
- Ôte-moi d'un doute : tu es au courant, pour l'échouage !
- L'échouage ?
- Tu me fais marcher...
- Non, vraiment, de quoi parles-tu...
- Le Commandant nous a vauté sur un haut-fond, les trois quarts des passagers et membres d'équipage ont sauté à la mer ! Depuis, c'est le bordel, on fait des ronds dans l'eau sans aller nulle part !
- C'est arrivé quand ?
- Dans la nuit du tant au tant !
- Putain ! C'est quand tout a valsé ! Je pensais que c'était parce que je n'avais pas pris mon phénobarbital !
- Tu penses qu'on s'est échoué parce que tu n'avais pas pris ton phénobarbital ? J'avais pensé à tout sauf à ça !
- Non... je pensais que c'était une crise d'épilepsie. Le phénobarbital, c'est contre les crises d'épilepsie. J'aurais dû en prendre. On ne se serait pas échoué.
- Là, j'ai comme un doute !

J'arrête-là ce dialogue pour faire un point rapide sur le cas Amathia : journaliste dans des revues LGBTQ, elle se fait embaucher sur le navire de croisière « Belétron » au titre de bénéficiaire d'emploi réservé aux personnes handicapées en

simulant un état autistique et pensant avoir trompé la médecine du travail.

Elle occupe un poste d'aide magasinnière dans l'endroit le plus reculé et le moins fréquenté du navire, où l'information circule le moins. L'endroit idéal pour une journaliste qui voudrait faire l'autruche.

Elle vient d'apprendre que le navire s'était échoué et que les trois quarts des occupants avaient disparu sans que personne ne lui ait rien dit. Aujourd'hui, son enquête qui était au bord de l'abîme, a fait un grand bond en avant.

Elle a cependant raison sur un point : la compétence des psychiatres de la médecine du travail. Elle a cru aggraver son état mental en faisant semblant d'être autiste, ils l'ont banalisé en lui laissant croire qu'elle l'était. Mais c'est bien plus grave. Et j'espère que ce n'est pas plus grave encore que ce que je crains !

Me voilà bien avancé ! Je croyais occuper Hron pour avoir la paix en la renommant Amathia et voilà que je me retrouve avec une chtarbée sévère sur les bretelles ! Il va falloir la serrer de près si je ne veux pas perdre le contrôle.

Mais veux-je vraiment tout contrôler ? Il suffirait que j'effaçasse Hron de ce récit, que je remontasse sur les ponts au-dessus de la ligne de flottaison et que je retournasse m'emmerder dans une cabine quelconque en élaborant des combines à la con pour obtenir mes trois repas par jour, vin et café compris, et hop ! Je pourrais continuer benoîtement cette croisière usurpée.

Mais il est trop tard, Hron n'existe plus ! Tout aurait pu continuer à baigner dans l'huile et il a fallu que je crée Amathia ! Le mal est fait et je dois boire le calice jusqu'à la ligne de flottaison. Je ne peux m'en prendre qu'à mon inconséquence si ça tourne au vinaigre. Allons, courage ! En secouant bien, on pourrait avoir une vinaigrette.

Est-ce vraiment moi qui ai inventé ce corps ce cul peux-tu râles, pardon, je bats ma coulpe, ce corps sculptural ? Ce visage si large et bien proportionné, ce torse, ce tronc, ces épaules de nageuse Est-Allemande du temps de la DDR, cette poitrine que l'on imagine plus qu'on la devine sous cette grossière chemise mal boutonnée et dont on se demande si elle veut la montrer ou la cacher, ces jambes si longues, telles des colonnes ioniennes dont je ne vois les volutes cumulo-nimbiques qui les coiffe qu'au travers de la fièvre du désir ! ces hanches, ce... bon, je n'irai pas plus loin, l'érotisme ne me vaut rien, migraines et reflux gastrique, voilà tout ce que j'y gagne ! Et puis il y a cette foutue chemise flottante...

Amathia, me revoilà, excuse cet intermède aussi silencieux que cavalier de la part d'un mythogentleman à cheval sur les bonnes manières, alors que tu continues à me parler et que je ne pense qu'à t'effacer du chapitre en cours, l'âme encore nostalgique d'une langueur érotomaniaque.

Belle enfant, il est temps de t'installer la dernière version du feuilleton ! Apparemment, tu as sauté quelques chapitres, même si on dira que tu n'as pas perdu grand-chose...

Amathia écouta sans mot dire, avec un intérêt qui m'étonna moi-même, les tribulations du « Belétron » depuis que le Commandant l'avait fait se vautrer sur un haut-fond au large de Scarsmith Island.

J'avais fini depuis un moment. Elle restait immobile en face de moi, sur la couchette du bas, sans dire un mot. Cette attitude quasi cataleptique se prolongeant, je ne pus que la fièvre ne me reprît et que j'ébauchasse vers elle, un geste dont, en toute bonne foi, elle se méprit quant à sa signification.

– Effleure-moi d'un doigt et je te casse le bras !

Autant vous dire que je ramenai vite fais mes pédoncules dans leur coquille et me le tins pour dit.

– Va t’installer dans la cabine d’à côté ! J’ai besoin de réfléchir à toutes ces calembredaines !

– ...ce n’en sont pas...

– Tatatata... Qui a jamais vu un Commandant abandonner son navire et y revenir de lui-même comme si de rien n’était ? Crois-tu qu’il soit revenu pour aller de son plein gré se barricader dans le château de poupe ? Tu n’es pas du même monde, tu es un être trop rampant pour avoir la moindre idée de ce que c’est que commander un navire. Vilain, tu as des pensées de vilain et tu ne peux prêter à ceux qui règnent sur toi depuis la passerelle que des pensées de vilain ! Non, il s’agit plutôt d’une mutinerie que l’absence du Commandant, liée aux circonstances et qui s’expliquera en temps voulu, a fait puruler dans la tête de quelques aventuriers enclins à jouer les tyranneaux, aidés en cela par des vilains tels que toi ! Allez, tire-toi, j’ai besoin de donner un sens à toutes ces histoires...

Amathia ayant besoin de rester seule, voire seuleu, je pris mes cliques et mes claques et quittait la cabine en claquant la porte qui se referma en un clic, aveuglant la lueur de ma lanterne sourde pour faire le discret. Il ne lui manquait plus qu’elle soit muette. Je parle de ma lanterne, pas d’Amathia, évidemment...

La cabine voisine n’avait rien à envier à celle où demeurait Amathia : c’était un florilège d’odeurs de pieds, d’aisselles et de pets refroidis. L’odeur d’un milieu de vilain qui m’était familier et dans lequel je m’encoonnai douillettement sans me torturer l’esprit à imaginer que, dans le même temps, le Commandant buvait le champagne avec l’A-d-le-N-m’É et d’autres gentilshommes du même pont que lui. Moi, j’avais quelques barres de céréales chipées dans la cabine d’Amathia, c’était amplement suffisant, j’avais connu pire. Le bonheur.

Ce fut la voix d’Amathia qui me réveilla. À qui pouvait-elle bien parler ? Je collai mon oreille contre la paroi, comme vous

le faites dans votre chambre d'hôtel pour prendre note du comportement sexuel de vos voisins afin de vous en inspirer, on ne sait jamais. Mais d'après ce que j'entendis, si c'était ce qu'elle faisait, elle le faisait seule, ce qui est le signe d'une bonne économie ménagère.

Mais, non, au risque de vous décevoir, elle ne faisait pas ce que vous étiez en droit d'attendre qu'elle fit après vous être tapé quinze chapitres de ce feuilleton, à tourner en rond au milieu de l'océan Indien.

Moi qui ai bien connu quelqu'un qui a connu quelqu'autre qui a failli connaître un descendant d'un contemporain de la vingt-cinquième génération d'un cousin de Jeanne d'Arc, je peux vous dire que cette fille souffrait du même syndrome d'épilepsie idiopathique, associée à des phénomènes auditifs : Amathia entendait des voix et vous savez que le principe, lorsqu'on entend des voix, c'est de faire exactement ce qu'elles vous ont demandé. Comment, sinon, bordéliser le déroulement pépère de l'Histoire.

Après mon résumé des événements, l'image du Commandant du « Belétron » quasiment séquestré dans son château de poupe devait avoir déclenché chez elle un traumatisme encore plus bouleversant que le séisme qui avait secoué le navire lors de son échouage. La crise qu'elle n'avait pas piquée cette nuit-là, voilà que se présentait une bonne occasion de se la faire en replay. Et en mode audio, qui plus est !

Les seuls obstacles à la mise en œuvre des injonctions épileptico-spiritiques que recevait Amathia d'aller remettre le Commandant à la barre, étaient les deux portes coupe-feu à chaque extrémité du labyrinthe, gardées d'un côté par les sbires de Spalardo et de l'autre par ceux des Plus-que Parfaits. De vous à moi, je ne vois pas comment elle allait faire pour leur faire ouvrir leur porte.

Cependant, les chocs, les raclements, les vociférations, les sacrebleus, les non-mais-c'est-qui-qui-commande-ici, venant de la cabine d'Amathia commencèrent à me donner l'intuition d'une idée de ce qui pourrait bien l'aider à sortir du labyrinthe et moi dans son sillage.

En effet, c'était la colère dans tout ce qu'elle a de plus sainte qui s'était emparée du corps monstrueusement érotico-ambigu d'Amathia car, lorsqu'on est au bout de l'impasse, seule l'extrémité de la violence peut vous en faire sortir et venir enfin à bout, soit de la porte fermée, soit de la volonté de celui qui s'entête à ne pas vous l'ouvrir.

Cette colère, se riant de la cloison qui nous séparait, s'emparait aussi de moi et, saisi d'une ardeur que je n'avais connue que sous l'emprise de l'alcool, émerveillé, je vis se serrer mes petits poings, se gonfler mes petits pectoraux, en quête, que dis-je, en manque d'un ennemi à la mesure de ma démesure.

Que l'on se rassure, cela ne dura que le temps de voir dans le miroir, au-dessus du lavabo qui me servait surtout à pisser dedans sur la pointe des pieds, la grotesque silhouette qui s'y réfléchissait.

Lorsqu'enfin s'ouvrit la porte de la cabine d'Amathia, ce fut le philharmonique des Anges Exterminateurs sonnant la charge qui fit résonner la cursive. Vous remarquerez que c'est une fonctionnalité propre aux grandes destinées que de faire sonner les trompes au moment des grands événements.

Je ne doute pas qu'il n'en soit pas de même pour vous, mais en matière de musique d'ambiance, pour moi cela a toujours été le flop. Peut-être est-ce dû à la qualité des événements ou au choix des chœurs ? Va savoir ! Tout ce qui a pu m'arriver dans l'existence aurait peut-être pu, à la rigueur, inspirer un accordéoniste de bal musette mais jamais je n'aurais pu faire retentir les cuivres et les cordes du Berliner Philharmoniker ou

du New York Philharmonic Orchestra. Je ne parle même pas des Chœurs de l'Armée Rouge.

Mais en ce qui concernait Amathia, ça déménageait, je peux vous le dire. J'entrouvris donc ma porte pour glisser un œil déjà lubrique afin d'avoir une idée de la sortie qu'elle me jouait comme entrée en matière. Va savoir dans quelle tenue elle était. Elle aurait aussi bien pu me rejouer la Naissance de Vénus ou un truc bien cochon de ce genre, même Botticelli est bon à prendre pour un voyeur opportuniste. Mais je ne pus que refermer vivement les yeux pour ne pas être ébloui.

Toutes les ombres malfaisantes et crochues avaient été extirpées des recoins les plus sombres, emportées par la pression du flot de lumière jaillissant de l'uniforme blanc d'officier de pont qu'avait revêtu Amathia.

C'est fou ce que le blanc rend bien dans le noir pour peu qu'il soit éclairé par une lampe hallucinogène. Mais il faut le reconnaître, c'est salissant. Vous le portez une fois et c'est le pressing assuré. Ou alors, il ne faut rien toucher et faire tout faire par les autres, c'est pourquoi le blanc est l'apanage du chef. Ou du branleur.

Pour en revenir à notre affaire, Amathia était magnifique dans son uniforme de capitaine en second trois barrettes. Il faut dire que les uniformes vides ne devaient pas manquer sur le « Belétron ». Un astre solaire s'était levé dans la coursive et j'eus conscience d'être le témoin d'un basculement de l'histoire, de ce petit changement d'équilibre qui fait se retourner un iceberg dans sa tombe avec une lenteur tellurique.

Debout dans la coursive, face à sa cabine ouverte, Amathia assura sa casquette, se mit au garde-à-vous, salua l'archange Saint Michel en train de pisser dans le lavabo, quart de tour à droite... droite ! En avant... marche !

Je ne pus qu'être aspiré dans son sillage, trotinant derrière elle, craignant, malgré la petite colère qui m'habitait ou plutôt à cause de sa minusculté, d'être semé et ravalé par l'obscurité craintive qui n'attendait que de prendre sa revanche en me lançant des croche-pattes d'ombres vicieuses.

Ce cheminement, qui m'avait pris des heures, englué dans l'obscurité, ne nous prit qu'une demi-douzaine de minutes pour le couvrir dans l'autre sens. Bientôt nous arrivâmes devant la porte toujours barrée qui avait marqué mon bannissement, portés par la liesse d'une foule enfiévrée, quoiqu'absente et muette, issue tout droit de l'imagination d'Amathia et que celle-ci saluait martialement.

Elle s'arrêta à l'approche de la porte fermée et s'en tint à une distance qui marquait sa volonté de ne pas se salir les mains ne serait-ce qu'en effleurant une porte qui ne serait ouverte que par sa détermination à la faire ouvrir par ceux qui l'avaient close.

– Au nom du Commandant de ce navire, de ses officiers, du respect et de l'obéissance que vous leur devez, ouvrez ! Ouvrez cette porte au risque d'être déclarés mutins et traités en tant que tels !

Un silence attentif et prudent lui répondit.

– Ouvrez cette putain de porte et regagnez vos postes !

Un trotinement discret, un grincement de serrure et la porte s'entrebâilla prudemment.

– C'est à quel sujet ?

– C'est pour le retour à l'anormal !

– Ah, enfin !